

La petite fille du train

Combien de temps faut-il à la conscience pour lâcher le rocher sur lequel elle s'est agrippée et tranquillement aller se fixer ailleurs ? Depuis combien de temps, mon esprit tout occupé à la lecture du roman Train de nuit pour Lisbonne, est-il titillé par le désir de quitter ce train-là pour en prendre un autre, celui où paradoxalement je me trouve, et où se joue une scène étrange ?

Une scène que l'autre, le terrible, celui qui nous joue mille tout, nous révèle et nous trahit, celui-qui-furète-partout-et-auquel-rien-n'échappe, en un mot, l'inconscient aura déjà repérée ?

... Depuis longtemps sans doute.

Car la concurrence est forte entre d'une part la lecture de ce roman magnifique, d'autre part l'envie de sombrer dans une douce somnolence qu'encourage le roulis de train, et enfin la curiosité suscitée par une scène qui se joue à deux rangées du mon siège et dont je ne perçois que les dialogues.

Je résiste.

Mais la résistance s'émousse. Alertée par la petite voix lancinante et mélodieuse, comme en surimpression à tout le reste : mots de romancier et bercement de train, je lève la tête.

« Maman-on-est-bientôt-arrivés, maman-on-est-bientôt-arrivés, on-est-bientôt-arrivés-maman, maman-maman-on-est-bientôt-arrivé, on-est-bientôt-arrivés-maman, maman-maman-on-est-bientôt-arrivés... »

J'ai posé mon livre. J'écoute. J'écoute cette voix fluette d'enfant qui répète inlassablement la même chose avant qu'une autre, adulte, rogue et agacée lui lance « Non ! ».

Mais la petite - il s'agit d'une gamine de trois ans, je me suis penchée pour m'en assurer de visu - reprend dans la seconde : « Maman-où-on-va, Maman-où-on-va, Maman-où-on-va, où-on-va-maman... » Je compte : quinze fois. La mère, laconique, répond : « A Colmar. »

La gamine : « Qu'est-ce-qu'on-va-faire-maman, Qu'est-ce-qu'on-va-faire-maman, Qu'est-ce-qu'on-va-faire-maman, maman- maman-qu'est-ce-qu'on-va-faire-maman... » Je compte vingt-deux fois avant que la mère : « Tu verras bien. »

Je meurs d'envie de me lever, de redosser mon costume d'institut et de demander à cette femme de répondre tout de suite à la gamine, de cesser d'en faire un perroquet. Je suis sûre qu'elle dit à qui veut l'entendre que la petite est serinante - elle ne doit pas utiliser ce mot-là - et qu'elle n'en peut plus de ses questions répétées interminablement ; je suis certaine qu'elle le dit en levant les yeux aux ciel et devant sa fille...

Et puis tout à coup : « Maman-je-peux-enlever-mes-chuchures, maman-je-peux-enlever-mes-chuchures, je-peux-enlever-mes-chuchures-maman, maman-maman-maman je... » Je compte dix-sept fois. La mère : « Si tu fais ça, je t'en colle une ! »

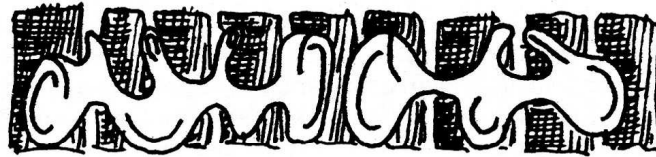
Quelques secondes de silence. Voix de la mère : « Mon amour ? Je te dérange ? Je suis dans le train avec Magali... oui... oui... et toi qu'est-ce que tu fais ? Non... Nous allons voir ma mère... Je pense à toi... Et toi ?... »

.../...

La conversation amoureuse se poursuit, interminable. Je compte trois arrêts en gare. La petite est silencieuse. J'imagine ce qui doit se passer dans sa tête.

C'est douloureux d'imaginer ça.

Alors je glisse vers autre chose, mais pas vraiment... Par ricochet, la scène me rattrape. Me reviennent en mémoire les paroles d'une étudiante quelques jours auparavant : « Vous êtes sûre que nous naissons tous avec la même intelligence ? » Je songe à son air dubitatif devant ma réponse résolument positive et je me dis qu'il lui faudrait assister à une scène de ce genre - exemplaire dans ce qui va faire la différence - pour comprendre comment le désir de savoir, la curiosité naturelle en chacun de nous peuvent être dès le départ encouragées ou, comme ici, en passe d'être définitivement anéanties.



«La gratuité constitue une avancée de civilisation. Elle abolit la distinction entre les individus, elle crée de l'égalité.»

Jean-Louis SAGOT-DUVAUROUX (*)
philosophe et dramaturge

La gratuité a un lien avec la liberté. On entend très souvent dire que rien n'est gratuit, en fait l'essentiel l'est. Pour tous les êtres humains, y compris les plus acquis au libéralisme, ce qui ne se vend pas comme l'amour ou l'amitié a plus de prix que ce qui s'achète. Le temps humain est lui-même scindé en deux : une portion est aliénable, vendue pour le travail et l'autre, non. À cette part gratuite de l'existence s'ajoutent des gratuités socialement construites : le libre accès à l'éducation, aux soins ... qui se traduisent par des institutions adaptées comme l'école publique ou la Sécurité sociale ... On sait donc libérer du marché les biens importants, les plus associés à notre humanité. La société a intériorisé ces gratuités, elle y tient et celles-ci résistent assez bien à la montée de la marchandisation.

Pour autant, avec l'ultralibéralisme, les attaques se multiplient contre ces inventions de la société. L'école jusque-là dite «gratuite» est de plus en plus présentée comme «coûtant de l'argent». Le principe du «si ce n'est pas payant ça ne vaut rien» se banalise. Quant au mot «gratuit», abandonné par le politique, il a été annexé par le marketing qui

en fait un usage abusif qui brouille les esprits. Cela amène à croire que la gratuité n'est plus possible. Or, rien n'empêche de développer la Sécurité sociale ou d'inventer une «assurance sociale du logement» qui, par un système de mutualisation, empêcherait quiconque de perdre son toit faute de revenus.

La gratuité nous dégage de l'obnubilation marchande et, de fait, nous conduit à apprécier les choses pour leur usage. On ne les évalue plus en fonction de leur coût mais de l'agrément qu'elles nous procurent. Dans les musées, par exemple, la gratuité permet de venir voir une seule oeuvre. En outre, elle permet à des gens aux revenus modestes de découvrir ces espaces sans les enfermer dans l'assistanat. Il ne faut pas compenser la faiblesse des ressources par une aide. Il vaut mieux organiser la société de telle sorte que l'accès soit libre pour tous. La gratuité abolit la distinction entre les individus, met tout le monde sur un pied d'égalité. Elle constitue une avancée de civilisation. Sur le plan moral, éthique et politique, c'est vraiment d'un très haut niveau. La gratuité apaise la vie sociale et crée de la fraternité.

(*) Jean-Louis Sagot-Duvauroux a publié «De la gratuité» aux éditions Desclée-Debrouver en 1995. Mais cet essai, réactualisé, est édité depuis 2006 par «L'Eclat» et diffusé en parallèle, gratuitement, via www.lyber-eclat.net. Cet article est extrait du numéro 294, juillet-août 2009, de «Convergence», publication du Secours Populaire Français.